

Les représentations linguistiques des apprenants de l'amazighe : Cas de la zone urbaine d'Agadir

Lahcen ABOUMOUNIR

Doctorant, Université Chouaib Doukkali,
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines- El Jadida

Introduction

Le paysage linguistique marocain est connu par la pluralité des langues et des cultures, résultat de siècles de brassage et métissage des différents peuples qui peuplent ce territoire. Il se compose principalement de six langues d'inégale importance sociale :

- L'amazighe, langue de la population autochtone, présente en Afrique du Nord depuis l'antiquité (Chaker, 1987). Même si c'est une langue à tradition orale et non unifiée qui se répartit dans les différentes aires géographiques du Maghreb, elle a pu résister aux aléas des envahisseurs (Phéniciens, Romains et Arabes) et des langues concurrentes. Récemment, et sous la pression des revendications de militants culturels ou intellectuels engagés et des défenseurs des langues et cultures locales, cette langue se voit dotée d'un statut plus clair qui vise à la protéger et à la revitaliser en l'introduisant progressivement dans le système éducatif.

- L'arabe : une langue qui a acquis une légitimité scolaire et historique. Depuis le VIII^e siècle, avec les conquêtes arabo-musulmanes, il s'est implanté au Maghreb et chaque pays en a dérivé des variétés vernaculaires. Il jouit d'une reconnaissance étatique : institutions publiques, discours officiels, médias, école, etc. Bref, c'est une langue qui, par son pouvoir religieux, a contribué à l'arabisation d'une grande majorité de la population autochtone.

- Les langues de l'héritage colonial : le français et l'espagnol. La présence du français date de 1907 avec l'arrivée de l'armée française à Casablanca et depuis, cette langue occupe une place de langue

seconde dont les fonctions sont à la fois socioéconomiques, culturelles scientifiques et technologiques. Elle est aussi une langue de prestige et de démarcation sociale. Quant à l'espagnol, et à l'instar du français, sa présence au Maroc date du Protectorat espagnol instauré par le traité du 27 Novembre 1912 et qui concerne les régions du Nord et du sud qui ont vécu sous la colonisation espagnole. Toutefois, cette langue se voit de plus en plus réduite à une élite très limitée à cause de la concurrence du français et de l'arabisation.

- L'anglais : une langue hypercentrale car elle favorise l'ouverture sur le monde de la recherche scientifique, de l'économie internationale. Bref, c'est une *franca lingua* qui permet l'intercompréhension avec une grande majorité des pays étrangers.

On retiendra de ce bref survol du paysage linguistique marocain que la coexistence de toutes ces langues sur ce territoire crée un certain métissage qui s'accroît davantage dans les zones urbaines. Il nous semble que les jeunes écoliers se trouvent au carrefour de ce foisonnement à la fois social et linguistique.

Notre recherche s'inscrit donc dans une perspective sociolinguistique qui tend à saisir le comportement langagier réel des locuteurs et à trouver des explications pour les variations linguistiques en faisant appel aux structures socioculturelles dans lesquelles émergent les actes de parole. Elle considère donc le contexte d'énonciation (temps, espace, sexe, âge, groupe social, interaction) comme l'élément le plus déterminant aussi bien dans la production que dans l'interprétation de tout énoncé. Après avoir analysé le corpus collecté auprès des apprenants de l'amazighe, il s'agit en fait des productions écrites de la 6^e année du primaire, nous avons mené une enquête questionnaire dont l'objet est d'analyser la façon dont ces élèves conçoivent le statut et le corpus de chacune des langues enseignées, les sentiments qu'ils éprouvent envers chacune d'elle et la place et le rôle de l'amazighe dans leur parcours scolaire.

Cadre conceptuel :

Notre intérêt pour l'étude des représentations est dicté par les besoins de la recherche. Les langues, comme le souligne Calvet (2002 :3), n'existent pas sans les gens qui les parlent, par conséquent, il est impératif de s'intéresser à ces gens, aux rapports qu'ils entretiennent

avec leurs langues et leurs perceptions des phénomènes linguistiques. Ainsi faut-il nous pencher brièvement sur la définition de cette notion avant de développer comment on peut s'en servir pour expliquer les phénomènes linguistiques repérés dans les productions des élèves.

Depuis les années 50, il existe un courant sociologique qui stipule que toute société est régie par un ensemble de croyances et de structures collectives qui pèsent de tout leur poids sur l'action individuelle : « *l'individu n'est rien sans la société qui l'invente et lui offre un champ balisé pour son action, ses illusions et son destin.* » (Roquette et Rateau, cités par Boyer, 2003:11).

L'étude et l'analyse des représentations deviennent donc un outil incontournable voire déterminant pour le sociolinguiste qui cherche à sonder les croyances profondes des locuteurs sur leurs langues. Dans la situation de transition que vit le Maroc, à savoir la revalorisation des langues locales ou à statuts informels, l'interprétation des représentations sociales va nous permettre d'expliquer à la fois le choix de et le rattachement à certaines langues au détriment d'autres et d'analyser la manière dont les langues s'insèrent dans les discours oraux ou écrits des élèves. Ce double objectif ne peut s'effectuer que par « *l'analyse des contenus et formes de discours épilinguistiques où le locuteur exprime plus ou moins directement des sentiments et des opinions sur le langage, la langue et le contact des langues.* » (Gueunier, 1997: 249).

Toutefois, il faut rappeler que nombreuses sont les recherches de nature sociolinguistique qui ont traité ce sujet et qui ont pris pour terrain le Maroc. Nous pouvons nous référer à Abbassi (1979) qui s'est enquêté pour déterminer laquelle des deux langues savantes est dominante au Maroc, à savoir l'arabe classique et le français. Contrairement à Bentahila (1988), Il conclut que la situation linguistique au Maroc vit sous le signe d'instabilité à tel point qu'il est difficile de définir le rôle des deux langues scolaires.

Quatre ans après, Bentahila et Davies (1992) ont révélé que les amazighophones ont plutôt tendance à faire usage de l'arabe à la place de leur langue maternelle. Une autre recherche effectuée par Tamer (2003, 2006) a mis l'accent sur le niveau des élèves des dernières classes du primaire et a constaté qu'ils étaient loin de répondre au niveau fixé par le MEN quant à la maîtrise de la langue arabe du fait

qu'elle est absente dans la sphère quotidienne des élèves. Tamer a fait également état d'une remarque assez importante et qui concerne les parents et les enseignants qui valorisent la langue française, car elle se présente comme la clé de la promotion sociale et d'ouverture sur l'Occident.

Ces enquêtes qui ne cessent de se proliférer (la dernière, celle de De Ruiter sur la ville d'Agadir, fin 2014) s'intéressent à cette mutation que connaît le paysage linguistique marocain surtout dans les grandes villes comme Casablanca, Rabat Agadir et autres. Elles prennent comme cadre théorique deux courants qui ont particulièrement façonné notre regard sur l'analyse des données, à savoir la théorie de la vitalité linguistique (Bourhis, Giles et Taylor, 1970) et la théorie des réseaux sociaux (Milroy et Wei 1992). Ces deux théories tentent d'expliquer le maintien et/ou la perte de la langue d'origine par les apprenants immigrés selon des variables socio-structurelles, le sexe, l'âge, le milieu social et l'enseignement de la langue maternelle. C'est dire que le réseau social est un concept dynamique qui s'inscrit dans un cadre particulier : la vie urbaine où les liens entre les individus « *contribuent au maintien des langues communautaires* » (Milroy, Wei, 1992 : 131). Par ce fait, le choix de la langue est non plus seulement influencé par le sexe, l'âge, et le lieu de naissance, mais par le réseau de relations dans lequel entre le locuteur.

L'enquête :

L'enquête a porté sur 60 élèves dont l'âge ne dépasse pas 14 ans, tous étudiants à la 6^e année du cycle primaire et habitant la zone de la ville d'Agadir connue par l'hétérogénéité de ses populations et également par ses disparités sociolinguistiques (amazighophones et arabophones), sociogéographiques (zone rurale, urbaine et périurbaine) et socio-économiques (riches, pauvres, fonctionnaires). Convaincu que le genre est un facteur significatif dans l'approche des faits de langue, nous avons retenu presque autant de garçons que de filles dans notre échantillon : 37 questionnés sont des garçons, soit 57% contre 23 filles, soit 43%. Les amazighophones représentent plus de la moitié des informateurs avec un pourcentage de 60%, quant aux arabophones, ils sont au nombre de 22.

Tableau : Commune de résidence, genre et ethnicité

Commune / sexe/ethnie	Garçons	Filles	Amazigho phones	Arabo- phoes	Total
zone urbaine	11	9	8	12	20
zone péri-urbaine	11	9	13	7	20
zone rurale	13	7	15	5	20

Cette configuration des effectifs des informateurs reflète le paysage linguistique de la ville d'Agadir qui se caractérise par un dynamisme linguistique sans précédent à l'image des grandes villes et des zones urbaines. Le sud qui abrite normalement une communauté considérable des amazighes (tachelhitophones) devrait être sensible à l'évolution et aux différentes fluctuations que connaissent les représentations langagières des locuteurs et particulièrement les apprenants.

Le questionnaire :

Le questionnaire a été élaboré de manière à recueillir des informations relatives à 4 thèmes :

Caractéristiques personnelles

La maîtrise des langues

L'usage des langues

Les représentations linguistiques

Les résultats :

1. Le profil des informateurs :

Nous avons signalé *supra* que nos questionnés sont tous issus de la ville d'Agadir et présentent des caractéristiques socio-économiques assez distinctes car comme le souligne Boulhacen :

« Personne ne peut contester que l'idée que le revenu et la fonction des parents jouent un rôle très déterminant dans le milieu socio-familial parce qu'il s'avère juste que s'il est plus élevé, la scolarisation des enfants se déroule sans incidents socio-pédagogiques. » (Boulhacen, 2002: 69).

Les parents des élèves de la zone urbaine sont majoritairement des fonctionnaires alors que dans la zone rurale, ils sont soit cultivateurs,

soit des ouvriers à la tâche et presque analphabètes. La zone périurbaine est à cheval entre les deux : les parents sont plutôt qualifiés et travaillent comme chauffeurs de taxis, menuisiers, peintres ou maçons. Leur niveau scolaire est assez modeste.

2. La maîtrise de la langue amazighe :

La maîtrise de la langue a été mesurée en demandant aux apprenants de l'amazighe dans quelle mesure ils maîtrisent la compréhension et la production écrite et orale en amazighe selon l'échelle suivante : très bien, bien, moyen, mauvais ou pas du tout. Les réponses des sujets de la zone urbaine varient entre bien et mauvais. Sur 20 élèves seuls 4 (amazighophones) ont répondu affirmatif quant à la production orale et écrite de l'amazighe. Le reste 75% a tendance à valoriser d'autres langues dans la communication et à l'école comme l'arabe dialectal ou le français et affirment n'utiliser l'amazighe ni à la maison ni ailleurs.

Dans la zone périurbaine, les apprenants se montrent plus aptes à utiliser l'amazighe dans leurs discours, ce qui sans doute se répercute positivement sur son apprentissage à l'école. L'examen rapide de leurs copies atteste de leurs compétences aussi bien pour les amazighophones que pour les arabophones qui se déclarent *obligés* de le parler pour ne pas se sentir exclus. Les scores obtenus sont assez encourageants car variant entre bien et moyen. Ce qui laisse entendre que cette zone favorise l'emploi de l'amazighe dans les sphères familiales, scolaires et publiques.

Concernant la zone rurale, on remarque une position assez forte de l'amazighe étant donné que les sujets sont dans leur majorité amazighophones. Les garçons comme les filles affichent un degré de maturité linguistique assez élevé, toutefois, il est surprenant de remarquer que les arabophones maîtrisent mal cette langue malgré cet entourage favorable pour son apprentissage.

3. L'usage de la langue amazighe :

Pour mieux cerner les usages linguistiques, nous avons demandé aux sujets à quelle fréquence ils parlent, écrivent et lisent l'amazighe. L'échelle des réponses était la suivante : toujours, très souvent, dans des cas, parfois ou jamais. Les sujets urbains mentionnent que leur contact avec la langue amazighe est assez rare même pour les amazighophones qui devraient en faire usage chez eux ou lors des

rencontres familiales ou amicales. Pour la question : suivez-vous des programmes de radio ou de télévision en langue amazighe ? Ils ont tous répondu : pas du tout.

Les élèves issus de la zone périurbaine affirment parler, écrire et lire l'amazighe : très souvent 55%, parfois 35% et le reste déclare se servir d'autres langues pour communiquer. Quant aux usages externes de la langue amazighe, ils citent qu'ils préfèrent ne pas faire l'exception et simuler une parfaite intégration dans leur entourage.

Largement reconnue comme langue maternelle, les élèves de la zone rurale enregistrent des scores très élevés dans l'usage de cette langue, tout sexe confondu et le préfèrent à d'autres langues dans tous les domaines. Ils sont soutenus par leur entourage et par d'autres supports comme les médias. Le moins que l'on puisse dire est que le statut de l'amazighe suscite chez eux une appréciation significative voire considérable. Dans l'esprit des informateurs, cette langue est presque exclusivement la langue de la culture et de l'identité.

4. Représentations et attitudes vis-à-vis de la langue amazighe :

Pour mesurer les sentiments envers l'amazighe, nous avons demandé aux sujets dans quelle mesure ils le trouvent beau et important. Les réponses recueillies sous cette rubrique permettent de faire des recoupements utiles en dévoilant des convictions beaucoup plus profondes que les appréciations précédentes.

C'est ainsi que contre toute attente, les sujets enquêtés dans les zones urbaines souhaitent améliorer leurs compétences communicatives et scripturales en langue amazighe qu'ils trouvent digne d'être au même statut et au même rang que les autres langues. Cette prise de conscience serait justifiée par l'ancrage de leur ville dans un mouvement culturel qui tend à valoriser cette langue par diverses stratégies et activités surtout médiatiques : concerts, musées, radio, et aussi par la volonté des citoyens de marquer leur territoire par une identité originale. La participation aux activités culturelles est très intense en ville où il y a une forte concentration d'intellectuels et d'infrastructure qui favorisent l'organisation de tels événements.

A l'avis des enseignants de l'amazighe que nous avons contactés, ce bain audiovisuel est d'une grande utilité pour la promotion de la langue amazighe puisqu'il faut d'abord préparer les enfants avant de

les envoyer apprendre l'amazighe en classe. Il est nécessaire de les imprégner et de redresser l'image de cette langue jugée et considérée « *insupportable et inavouable* » (Aboulkacem, 2006 : 130).

Dans la zone périurbaine, l'amazighe est perçu comme langue belle par 15 élèves dont 8 filles et 7 garçons. Mais, ces derniers se voient, vu leur interactions avec le milieu extérieur, contraints de recourir à d'autres langues comme l'arabe dialectal pour assurer l'intercompréhension avec leurs collègues. Bien qu'ils soient amazighes dans leur majorité, ils refusent de se sentir dévalorisés et mis à l'écart à cause de langue. Bourdieu (1975 :36) a déjà soulevé cette question en affirmant que « *toutes les espèces de honte culturelle, celles qu'inspirent un accent, un parler ou un goût, sont en effet les formes les plus insidieuses de la domination* ». Ce complexe d'insécurité pousse les jeunes apprenants à éprouver une éternelle insatisfaction voire une frustration.

Si la langue amazighe est importante, ces élèves issus de milieux où règne la précarité ont répondu que son usage se limite à des situations de communication. Ils veulent insinuer par-là que cette langue ne pourra pas leur procurer ou garantir un certain travail dans l'avenir sauf si l'état fait preuve de bonne volonté d'asseoir des stratégies et des programmes d'ordre socio-économiques qui sont profitables aux futurs apprenants de cette langue.

Les élèves du milieu rural, quant à eux, sont unanimes en ce qui concerne la vitalité de la langue amazighe. Elle représente pour les 15 élèves amazighophones une source de *bonheur* car elle arrive à joindre les deux bouts de leur quotidien : la maison et l'école.

« *Eh bien ! affirme un élève, c'est nnachat, pour reprendre le terme de l'élève, lors des cours d'amazighe, tout le monde parle, s'exprime, participe, (...) notre maître déploie moins d'efforts pour nous expliquer les leçons.* »

Ces séances sont donc une source de joie et d'épanouissement qui joignent l'utile à l'agréable et au cours desquelles les apprenants se sentent à l'aise.

Les arabophones, les cinq (5) qui restent, paraissent plus réticents car selon l'un d'eux « la classe paraît plus animée, tous les élèves participent, rien; on dirait une autre classe. Mais pour moi, il m'est parfois difficile de comprendre ce qu'ils disent ». Cet élève résume en

quelque sorte la problématique de l'enseignement marocain : enseigner par une langue que les apprenants maîtrisent, une langue qui vulgarise le savoir sans pour autant nuire aux objectifs assignés aux activités menées en classe.

L'importance de cette langue pour les élèves enquêtés de la zone rurale réside dans les implications de la langue amazighe sur le dynamisme culturel qu'elle a créé « depuis que nous avons commencé l'apprentissage de l'amazighe à l'école, nous avons organisé beaucoup d'activités comme des pièces théâtrales en amazighe, des danses folkloriques, ... ». Apparemment, pour ces jeunes, l'utilité de la langue ou la culture amazighe se limite dans son aspect folklorique, c'est ce que m'explique un enseignant qui a été frappé par cette attitude naïve que les élèves ruraux affichent à l'égard de leur langue maternelle : *« les élèves ne sont jamais conscients du fait que leur langue peut leur être utile au-delà de l'école ou de chez eux. La langue pour eux est un outil de communication, pas plus. »*.

Conclusion

Il faut souligner que les résultats de l'ensemble de cette enquête nous ont fourni plus d'informations aussi bien sur la situation de l'amazighe au sein de la zone d'Agadir que sur les représentations des apprenants de cette langue. Il est facile de constater qu'il existe des divergences entre les différents sujets enquêtés, qu'ils soient issus du milieu urbain, rural ou périurbain, amazighophones ou non. Ils ne réalisent pas souvent l'importance de la langue amazighe même s'ils vivent dans une zone dont la majorité de la population parle cette langue, ce qui laisse entendre que le facteur du réseau social n'explique pas toujours le maintien ou l'attrition de la langue d'origine.

Toutefois, nous pouvons souligner que dans les zones rurales, l'amazighe semble être une langue que les élèves apprennent sans qu'ils soient conscients de son utilité pour leur avenir. En termes de rentabilité, et à l'inverse de ceux qui prétendent que l'urbanisation est un facteur qui contribue à la régression de cette langue, nous pouvons affirmer que c'est plutôt le contraire, l'amazighe trouvera son salut dans les zones urbaines où les apprenants nourrissent une appréciation positive qui pourrait éventuellement se concrétiser en activité socio-économique.

Références bibliographiques :

ABOULKACEM, E. K., 2006, « Etre berbère ou amazigh dans le Maroc moderne : histoire d'une connotation péjorative », Claudot-Hawad, H. (dir.), *Berbères ou Arabes, le tango des spécialistes*, Paris, Non Lieu.

BOULAHSEN, A., 2002, *Sociologie de l'Education. Les systèmes éducatifs en France et au Maroc, Etude comparative*, Afrique Orient-Maroc.

BOURDIEU, P., 1975, « Le couturier et sa griffe : contribution à une théorie de la magie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol.1, n°1, pp. 7-36.

BOYER, H., 2003, *De l'autre côté du discours : recherches sur les représentations communautaires*, Paris, L'Harmattan, coll. Langues et Parole.

GILES, H., BOURHIS, R. Y., TAYLOR, D.M., 1977, « Towards a theory of language in ethnic group relation », Giles (dir.), *Language ethnicity and intergroup relations*, New York, Academic press, pp. 307-348.

GUEUENIER, N., 1997, « Représentations linguistiques », Moureau, M, L. (éd), *Sociolinguistique, concept de base*, Belgique, Mardaga, pp .246- 252.

MOLROYN L., WEI, L., 1992, « Choix de langue et réseaux sociaux dans la communauté chinoise de Tyneidé : développement d'un modèle explicatif », *Cahiers de Praxématique*, n°18, Montpellier, Université Paul Valéry, pp. 125- 153.